



LA MENZOGNA

MISE EN SCÈNE PIPPO DELBONO

THÉÂTRE / ITALIE

en italien, surtitré en français

VEN 15 + SAM 16 20H30

DIM 17 17H30

OCTOBRE 2010



rencontre avec Pippo Delbono
samedi 16 octobre à 17h
≥ Librairie Kléber

et

projection de son film Grido
dimanche 17 octobre à 11h
≥ Cinéma Star

Contacts Relations avec le Public

melanie.baure@le-maillon.com / 03 88 27 61 85

irene.cogny@le-maillon.com / 03 88 27 61 80

LA MENZOGNA **DISTRIBUTION**

Avec

Dolly Albertin
Gianluca Ballaré
Raffaella Banchelli
Bobò
Pippo Delbono
Lucia della Ferrera
Ilaria Distante
Claudio Gasparotto
Gustavo Giacosa
Simone Goggiano
Mario Intruglio
Nelson Lariccia
Mr Puma
Julia Morawietz
Gianni Parenti
Pepe Robledo
Antonella de Sarno
Grazia Spinella

Scénographie Claude Santerre
Costumes Antonella Cannarozzi
Lumière Robert John Restinghini
Régie générale Alfredo Ghezzi
Son Angelo Colonna
Régie lumières Orlando Bolognesi
Habilleuse Elena Giampaoli
Régie plateau et vidéo Gianluca Bolla
Organisation Christian Leblanc, Emilia Romagna, Teatro Fondazione

Production

Teatro Stabile di Torino
Emilia Romagna Teatro Fondazione (projet Prospero)
Teatro di Roma
Théâtre du Rond Point, Paris
Maison de la Culture d'Amiens
Malta, Festival Poznan

Avec la collaboration de l'Institut culturel Italien de Strasbourg

Durée : 1h30

LA MENZOGNA

NOTE D'INTENTION

C'était les premiers jours de l'été quand je suis entré dans l'usine brûlée de Turin. Avec encore, la mémoire de ces images, de ces pleurs. Pleurs pour les mères, pour les pères, les frères, les enfants de ces morts. Puis, comme d'habitude, cette nouvelle de l'incendie a été effacée rapidement par d'autres nouvelles.

Yeux rouges, paroles, discours, protestations, cris, puis le silence. Le mensonge, ainsi s'appelle le spectacle. C'est pourquoi, ce jour du début de l'été, je me promenais en silence dans ce lieu brûlé: Thyssen-Krupp.

Avec moi, d'autres personnes, que je ne connaissais pas. Une étrange rencontre pour une visite dans un lieu de mort.

Soudainement, dès que j'ai senti l'odeur du fer brûlé, il m'est venu un souvenir de quand j'étais petit : mon grand-père m'emmenait chaque fois dans l'usine où il travaillait le fer. Je sentais la même odeur. Toute la vie, mon grand-père avait travaillé dans cette petite fonderie et en était fier. Et quand il était vieux et malade dans sa tête, il se levait la nuit, pour aller dans la fonderie.

« Ici, ils nous ont bien traités et ce qui est arrivé est seulement une fatalité » me disait une femme qui avait travaillé chez Thyssen-Krupp pendant trente-cinq ans. En défendant avec acharnement ce lieu, elle défendait sa vie entière. Je me promenais dans ce lieu de claustrophobie, de lumière triste, attendant d'arriver finalement au « fameux » lieu, détruit, brûlé. En attendant, je regardais ces espaces destinés aux repos. Tristes, morts. Les douches que l'on utilisait pour se laver dans le cas d'une fuite d'acide étaient vieilles, rouillées. Le téléphone et les ordinateurs qui devaient servir à alerter en cas de danger - chose très fréquente quand on traite l'acier - étaient vieux et désormais désuets.

« Eh, les usines sont comme cela », me disait l'ouvrier qui nous accompagnait, en réponse à mes observations sur le lieu. « Vous les artistes, vous ne savez pas comment

sont les usines ».

Pour comprendre le mensonge, il sera peut être nécessaire, comme un voyage dantesque, de voir avant tout le mensonge qui est dehors, pour joindre, avec le temps, après tant d'études, le vrai mensonge, celui que nous portons en nous. « Se donner une attitude ». Un pays qui plus que tout, se donne une attitude, couvrant mensonge sur mensonge, qui conserve cachée sa profondeur de violence. Finalement, quand nous sommes parvenus à ce lieu entièrement brûlé, je ne ressentais plus rien. Je voulais sortir au plus vite, voir la lumière du crépuscule en ce jour d'été. De l'air, je demandais de l'air.

À Londres, alors que je me promenais entre les gratte-ciel, les bureaux de verre, je voyais souvent « ThyssenKrupp ». Une marque incisée sur l'acier des « colosses » de la City. Et je songeais à ces autres lieux sombres, où travaillent encore tant de personnes, pour exister et faire exister ces empires.

Puis, je suis arrivé au musée où étaient exposées quelques œuvres de Francis Bacon. Je me suis assis devant une de ses peintures, inspirée des Tournesols de Van Gogh. Mais ici, les tournesols pleins de lumière, de vie, de couleur, étaient agressés par un rouge enflammé, désespéré de l'artiste.

Aussi, me rappelant ce lieu brûlé que j'avais vu, ou bien mon grand-père désormais mort, depuis tant d'années, ou bien du temps où j'étais petit, un moment perdu, je ne sais, je me suis mis à pleurer, pour la première fois devant une peinture.

Pippo Delbono

LA MENZOGNA **À PROPOS DU SPECTACLE**

**INTERVIEW DE PIPPO DELBONO
RÉALISÉE POUR LE FESTIVAL
D'AVIGNON**

Comment est née l'idée de faire ce spectacle ?

Pippo Delbono : Je fais en général un spectacle tous les deux ans et entre chaque spectacle je garde du temps pour rester à l'écoute du monde et essayer de comprendre ce qui se passe autour de moi et aussi pour lire ou relire des auteurs qui me passionnent et avec qui j'entretiens des rapports quasi filiaux. Quand Mario Martone m'a proposé de faire l'ouverture de la saison de son théâtre de Turin autour de l'affaire de l'usine ThyssenKrupp, j'étais plongé dans la lecture de Franz Kafka et en particulier je lisais et relisais Le Procès. Je me suis d'abord posé la question de la nécessité pour moi de m'intéresser théâtralement à ce scandale dont tous les journaux italiens avaient parlé, et après réflexion j'ai fait le lien avec cette lecture du Procès. J'ai compris que ce moment très dur nous obligeait à nous confronter à notre folie collective totalement irrationnelle et en cela très kafkaïenne. Nous sommes dans une période difficile à comprendre qui trouble nos façons de vivre, de travailler et en fin de compte tous les domaines de la vie humaine et donc le théâtre. Je suis donc entré dans ce voyage au cœur de la folie apportant ma propre expérience, mon autobiographie puisque je suis pris, moi aussi, dans les filets de cette folie.

Que s'est-il passé dans cette usine de la ThyssenKrupp ?

Dans la nuit du 5 au 6 décembre 2007, sept ouvriers sont mort brûlés vifs dans un incendie qui a détruit en grande partie cette usine dont on s'est aperçu qu'elle était relativement vétuste. Cette histoire terrible est en fait le socle sur lequel j'ai construit mon spectacle, comme un tronc d'arbre à partir duquel j'ai greffé des branches. Mais cette tragédie cache une autre réalité que sont les trois morts par jour en Italie à la suite d'accidents du travail. Ce sont les « morti

bianchi ». Quand je suis rentré dans l'usine, je suis rentré dans un monde datant du XI-X^{ème} siècle. Je ne pensais pas que les conditions de travail pouvaient en 2007 être telles que je les ai vues à ce moment-là. Il y avait des téléphones à fil comme il n'en existe plus depuis trente ans, les ordinateurs dataient des origines de l'informatique, les douches étaient antédiluviennes... On a voulu me faire croire que comme j'étais un artiste je ne savais pas vraiment comment on vivait dans les usines ! Mais - ce qui est drôle - c'est que quand des ouvriers de ThyssenKrupp sont venus voir le spectacle, ils ont reconnu dans mon décor des éléments de leur quotidien à l'usine alors que je n'ai pas cherché à reproduire un décor d'usine. C'est ça la force du théâtre... qui souvent est au plus près de la vérité sans vouloir dire la réalité.

Pourquoi ce titre La Menzogna, en français le mensonge ?

Souvent nous regardons les mensonges des autres et nous ne voulons pas nous occuper de nos propres mensonges car c'est un domaine plus sombre à pénétrer. Du mensonge que l'on a essayé de faire croire après l'incendie à mes mensonges personnels, c'est tout un parcours de l'extérieur vers l'intérieur que j'ai entrepris pour établir un moment de vérité sur le plateau. Le mensonge est présent un peu partout, dans le théâtre, dans la bureaucratie, dans les institutions de notre pays, car nous sommes les dignes enfants de la «Commedia dell'arte », alors que d'autres sont les héritiers de Shakespeare, ce qui change tout... Notre gouvernement Berlusconi est un descendant de cette commedia devenue un système schizophrénique installé dans tous les lieux du pouvoir ici en Italie. Mais nous sommes aussi dans un pays où les mensonges se sont accumulés, en particulier les mensonges de l'Église catholique dont nous avons les chefs à domicile. Mensonge

LA MENZOGNA

À PROPOS DU SPECTACLE

quand il s'agit de parler d'homosexualité, ce qui est quasiment interdit en Italie... Mais chaque pays je crois a ses propres mensonges, ses propres dénis de vérité.

Vous avez dit que le monde allait mal mais qu'il y avait des possibilités de bonheur pour l'homme dans ce monde. Lesquelles ?

C'est parce que depuis vingt ans je pratique le bouddhisme que je pense à cette part de bonheur possible. Si je n'étais pas bouddhiste je n'aurais sans doute pas cet optimisme... Actuellement je joue pour le cinéma anglais le rôle d'un grand capitaliste terrifiant qui m'a fait beaucoup réfléchir à mon métier, en particulier à l'égo des acteurs, aux possibilités qu'il offre et aux contradictions qui le traverse. J'ai eu envie de revenir à une pratique qui permette de proposer une révolte, une petite révolte, face au monde qui nous entoure. Etre comme ces papillons qui peuvent par leurs battements d'ailes en Europe provoquer un cyclone en Amérique. Cette possibilité d'être à l'origine d'un petit mouvement, je l'ai ressentie dans la soirée qui a eu lieu après la première représentation de La Menzogna qui regroupait des individus très divers, hommes politiques, gitans vivant dans des campements près du théâtre, étudiants, bourgeois éclairés, magistrats, policiers... La part de bonheur c'est d'accepter l'idée qu'il y a une part indestructible d'humanité dans chaque être humain qui permet ces rencontres étonnantes. Petits moments, certainement, mais c'est important qu'ils existent par le théâtre.

Est-ce que ces rencontres concernent aussi vos acteurs sur le plateau, puisqu'ils viennent d'horizons très divers ?

J'ai eu la chance de rencontrer des personnes extraordinaires qui maintenant font partie de ma compagnie. Des gens comme Bobò, Gianluca, Nelson qui me donnent une grande liberté dans mon travail parce qu'eux-mêmes sont des êtres libres. Au début, je voulais absolument qu'ils soient de grands acteurs mais je me suis aperçu que ce qui importait surtout c'était leur

liberté. Ils me donnent une grande lucidité sur la vie. On les a considérés comme fous très longtemps mais maintenant que la société est devenue totalement folle je les vois comme totalement lucides dans leur relation au monde et aux autres êtres humains. Il y a onze ans que je travaille avec Bobò, nous avons fait le tour du monde ensemble et il est devenu un vrai acteur puisqu'il peut reproduire chaque soir l'émotion première. Les spectateurs peuvent avoir la sensation qu'il improvise alors que moi je sais qu'il répète consciencieusement ce qui a été prévu dans la mise en scène et qu'il est totalement dans le rituel de la répétition avec une grande exigence pour lui et pour ses partenaires. Je ne voudrais pas que certains soirs il soit formidable et d'autres soirs très mauvais car ce serait malhonnête pour les spectateurs. Mais il fait cela avec une grande liberté donnant ce sentiment qu'il crée à l'instant ce qu'il joue, un peu comme un enfant qui répète ses jeux comme si c'était toujours la première fois qu'il jouait.

Peut-on dire de votre théâtre qu'il est « chorégraphique » et ritualisé ?

Je suis un fanatique du rituel de la présence des corps et donc, forcément, il y a de la chorégraphie dans ce que j'installe sur le plateau avec les acteurs. Il y a des partitions pour chacun et donc chaque acteur doit être dans la conscience de son corps et de celui de ses partenaires. Mais en même temps, j'aime que cela se développe dans une certaine inconscience car je crois que le théâtre est un lieu d'écoute et d'ouverture. Très souvent la vérité d'un acteur se révèle dans son rapport aux autres acteurs plus que dans sa production propre. Cette ouverture vers l'extérieur donne souvent une grande force intérieure. Ma formation vient de la danse mais aussi du théâtre oriental car je me suis aperçu très vite, après des débuts où j'étais dans une sorte d'anarchie sans technique, qu'il me fallait apprendre. Il m'est arrivé alors de travailler deux mois sur un moment qui, sur le plateau, durait deux minutes. Aujourd'hui, je travaille toujours énormément sur le rythme et je peux faire répéter très longtemps une démarche, un

LA MENZOGNA

À PROPOS DU SPECTACLE

mouvement de pied, un geste de la main ou du bras. Le rituel doit provoquer l'harmonie dans les déplacements. Je travaille alors sur du concret et je laisse plus de liberté quand il s'agit de ce qui est dit, du « message » que le spectacle peut porter.

Vous disiez avoir mis une part de votre autobiographie dans le spectacle ?

Oui, à plusieurs endroits. J'avais par exemple le souvenir de mon père qui a abandonné le violon pour nourrir sa famille et je voulais qu'il soit là. J'ai voulu aussi montrer l'attachement parfois surprenant des ouvriers à « leur » usine, à la défense de cette usine où ils ont souvent été exploités. C'est une sorte de folie hallucinante quand on sait que la ThyssenKrupp a versé des sommes importantes aux ouvriers pour qu'ils retirent leurs plaintes ou pour qu'ils ne disent rien de ce qu'ils savaient. Ils ont été payés pour se taire. C'est un monde kafkaïen, non ? Il y a aussi une part de mon autobiographie quand je parle d'homosexualité et de sida.

Cette volonté de valoriser leur travail à l'usine est-ce le grand mensonge de ces ouvriers ?

Nous vivons dans un pays abîmé par la télévision qui déverse à longueur de temps des messages détruisant vraiment le regard que les gens ont sur leur propre vie. Pasolini disait que la télévision était le plus grand péril pour l'Italie et il a eu raison par anticipation. J'affirme que notre pays est devenu totalement idiot. Même parfois quand je vais au théâtre je suis effondré. La condition humaine n'a de valeur ici que si tu portes des vêtements signés et reconnaissables et tu passes ta vie à chercher à satisfaire ce besoin d'être comme il faut être. Il faut correspondre aux images de la réussite et non plus chercher à réussir son propre bonheur. « Date un contegno », donne-toi une image, donne-toi une contenance, telle est la règle qui s'impose. C'est comme au théâtre : donne-toi un masque... Et tout le monde accepte ça.

Dans votre spectacle il y a une alternance de personnages masqués et de personnages dénudés. Quel sens donnez-vous à cela ?

Je suis très pudique donc la nudité n'est pas une chose facile pour moi, mais comment parler de vérité et de mensonge sans oser se mettre nu, même si la vérité n'implique pas la nudité, n'en est pas l'image. C'est le courage de se mettre nu qui est une vérité. Les masques sont une référence à Kafka mais aussi à cette commedia dell'arte dont nous parlions et c'est aussi une référence à des auteurs que je ne mettrai jamais en scène mais dont je suis l'héritier comme Brecht et Pirandello. Comme je ne fais pas un théâtre psychologique je préfère souvent les images qui parlent aux textes qui expliquent.

Il y a aussi une grande présence de William Shakespeare dans votre spectacle ?

Oui à travers des citations de Roméo et Juliette ou du Roi Lear et, très inconsciemment car je l'avais oublié, par la présence du masque d'âne venu sans doute du Songe d'une nuit d'été.

Vous espacez vos mises en scène, en général une tous les deux ans, pourquoi ?

Le pire ennemi du théâtre c'est la routine, qui l'entraîne inexorablement vers la mort. J'essaye d'utiliser des langages différents, de varier les formes petites ou grandes, car ma compagnie et moi nous ne nous situons pas dans un système compétitif. Notre seule compétition c'est de faire des acteurs des combattants contre le système, pas contre les autres acteurs ou les autres compagnies.

C'est vous qui proposez les thèmes de recherche à votre compagnie ?

Je donne des impulsions, des stimulations tout en étant ouvert aux propositions des autres membres de la compagnie. Mon parcours tient compte des désirs de mes partenaires artistiques, acteurs, techniciens,

LA MENZOGNA **À PROPOS DU SPECTACLE**

figurants, conseillers de toutes sortes. Je ne refuse pas les détours sur mon chemin car je déteste travailler avec des gens frustrés. Il faut ÉCOUTER les autres jusqu'au moment où l'on a le sentiment qu'il y a un risque de perte, d'errance incontrôlée.

Avec La Menzogna avez-vous le désir de faire du théâtre politique ?

Moi je travaille sur la poétique pas sur la politique. Je trouve horrible ce qui s'est passé dans cette usine mais je préfère parler de l'être humain et de la violence terrible de son destin. Je préfère donner des images, des visions de ce qu'est le système, le mécanisme du pouvoir, le statut des victimes. C'est là qu'intervient Kafka dont je parlais au tout début de notre entretien. J'ai la volonté de faire un spectacle poétique et spirituel qui, bien sûr, aura à voir avec le politique. Mais le politique arrive au terme du travail pas à ses origines. Mon seul désir est de faire un théâtre de sincérité dans un parcours né d'une suite de désirs plus que du désir d'une carrière. Je veux faire un théâtre de dialogue avec le public, car je suis un homme qui parle avec tout le monde, même avec les politiques. Je ne suis pas un artiste qui se protège dans une tour d'ivoire mais un artiste qui se confronte. En ce moment où le monde se confronte à la guerre, au racisme, à la catastrophe écologique, à la catastrophe économique, il faut être présent au milieu des hommes.

LA MENZOGNA

BIOGRAPHIES

PIPPO DELBONO / MISE EN SCÈNE - JEU

Né en 1959 à Varraze en Ligurie (Italie), Pippo Delbono fera deux rencontres essentielles qui le mèneront sur le chemin de son théâtre : l'acteur argentin Pepe Robledo, avec qui il fondera sa compagnie et créera tous ses spectacles depuis le mythique duo Le Temps des assassins, en 1987 ; et Iben Nagel Rasmusen, actrice de l'Odin Teatret d'Eugenio Barba, qui l'initiera au Danemark aux secrets de l'acteur, de la tradition orientale et de l'importance décisive du corps. La rencontre avec Pina Bausch, toujours en 1987, achèvera sa mue. Avec une troupe d'acteurs atypiques, venus de la rue, de la marge et des hôpitaux, Pippo arpente le monde, présentant en permanence un répertoire de cinq ou six spectacles, outre Le Temps des Assassins, Barboni (Clochards), La Rabbia (La Rage), Guerra, Urlo, Questo Buio Feroce (accueilli au Maillon en octobre 2008), des moments de suspension féerique, dont le moins que l'on puisse dire est qu'ils marquent durablement les spectateurs, et les pousse à « prendre position ».

Pippo Delbono recherche le scandale parce qu'il sait bien que c'est une arme redoutable pour dénoncer l'injustice. Chacun de ses spectacles se fonde sur une telle injustice, inacceptable, voire indicible. D'où la nécessité d'un cri, pour mettre des mots sur ce qui passe tout mot. Là est le noeud de toute injustice : tellement énorme (hors de la norme qui la rend possible) qu'on ne peut strictement rien en dire. D'où, si souvent, ce mutisme des victimes, perçu de l'extérieur comme incompréhensible. Cette quête du scandale cherche donc à provoquer la parole. La provocation ne vise pas directement le pouvoir, la loi ou la classe dominante, elle prétend plutôt débusquer les injustices engendrées par le pouvoir, la loi ou la classe dominante. D'où le désir de Pippo Delbono d'investir en Italie « le » théâtre traditionnel de Rome, le Teatro Argentina, qui correspondrait, en France, à une sorte de mixte entre la Comédie-Française et le Théâtre de la Madeleine – un théâtre public avec des

modalités de fonctionnement d'ordre « privé ». Dans ce temps de la culture théâtrale conventionnelle, la compagnie de Pippo Delbono a déjà présenté cinq spectacles, dont La Menzogna (Le Mensonge), sa dernière création, qui est spécialement conçue pour provoquer le scandale.

Disant cela, on comprend qu'il n'a pas peur, ou qu'il a le courage de la traverser, d'exposer le véritable scandale, qui nous gagne tous, si nous n'y prenons pas garde, si la peur l'emporte, ce qui vient très vite. Et pour que ce scandale continue à faire scandale sur la scène du théâtre, le conteur italien se retire délibérément pour laisser place au théâtre, un théâtre direct et frontal, brut et réaliste. Un véritable tournant dans le parcours de Pippo Delbono : décor naturaliste (rapidement éclaté), lenteur inhabituelle (avant qu'elle ne soit explosée), projection d'images vidéo et de clips, irruption de Pippo en acteur, cette fois, et jouant le rôle du « méchant »(2), sorte de vigile fasciste qui inflige au plateau une ratonnade générale. Contrairement à ce qui se joue en général dans les spectacles précédents (alternance de moments intenses, qui s'apaisent quand ils ont atteint leur climax), la violence ne baisse pas d'intensité, bien au contraire : le maître des lieux aux allures de membre de la Gestapo, sourire démoniaque et goguenard, tend son micro à tous les personnages qui peuplent la scène, et tour à tour les fait aboyer, d'un aboiement aussi polyphonique qu'insupportable à l'oreille... La tension électrique est palpable dans le parterre.

Vient ensuite une (fausse) pause, le maître de cérémonie, maintenant transfiguré, aussi doux que l'oiseau qu'il venait de faire danser devant nous, annonce ce petit entracte, tout en interdisant à quiconque de sortir.

Bruno Tackels



Un mensonge hante nos consciences

COUR DU LYCÉE SAINT-JOSEPH · Pippo Delbono présente
la Menzogna (le Mensonge) à partir d'un fait réel : la mort de sept ouvriers.

Avignon, envoyée spéciale.

Dans la nuit du 5 au 6 décembre 2007, sept ouvriers meurent brûlés vifs dans l'incendie qui a détruit une grande partie de l'usine Thyssen-Krupp de Turin. Cet événement tragique a provoqué en Italie une grande émotion, émotion d'autant plus grande que l'usine était dans un état de vétusté inimaginable : rien de ce qui aurait pu sauver ces hommes ne fonctionnait.

Le Mensonge, l'hypocrisie, la soumission, l'insoumission... Comment passer du sentiment sournois de la fatalité à la dénonciation du système sans tomber dans la plainte ou l'illustration ? Par le théâtre, nous rétorque Pippo Delbono. Et sa *Menzogna* relève le défi, nous emporte dans un tourbillon insensé au cœur de cette machinerie mondiale où la vie des hommes n'est rien au regard des colonnes noircies de chiffres des bilans comptables. Pippo Delbono ne refait pas l'histoire, il nous rappelle l'histoire, nous rafraîchit la mémoire dans un acte artistique violent, douloureux, sans concession. De la mécanique des gestes des ouvriers, rituel immuable où l'on laisse sa vie au vestiaire pour revêtir sa combinaison de travail, au prêche de ce vieux prêtre, sorte d'abbé Pierre napolitain, qui dénonce le capitalisme, l'argent roi et le système mafieux, on assiste, médusés, à une étrange sarabande des corps meurtris, à ce carnaval dantesque contemporain. Masqués, cagoulés, grimés ou nus, les corps portent en eux les stigmates de la vie, de la souffrance au travail.



Le metteur en scène nous rafraîchit la mémoire dans un acte artistique sans concession.

Delbono traque l'invisible, l'indicible, l'exploitation, la soumission, le racisme, le système érigé en haine de l'autre, en haine de soi. Le capitalisme porte en lui la guerre comme la nuée porte l'orage, a dit Jaurès. Guerre au capitalisme ! À la famille Krupp qui a bâti sa fortune sous le nazisme. À la bourgeoisie décadente qui exploite les corps des ouvriers comme les corps des femmes. Derrière un paravent grillagé, les corps s'amassent, se regroupent, immobiles, silencieux. Ces mêmes corps vont traverser de part en part l'échafaudage qui occupe le centre du plateau, s'y agripper sans jamais pouvoir le fran-

chir, barrière érigée par la classe dominante. La douleur est là qui s'échappe de tous les gestes, de tous les pores, de toutes les postures. La douleur des hommes, la douleur du monde.

Et c'est un cri muet, un cri intérieur qui traverse le corps des acteurs. Gianluca Ballaré, étrange silhouette d'homme enfant, se lance dans une danse de la mort, et c'est terrible et fascinant à la fois. Des évêques conduisent des femmes de mauvaise vie à l'usine, comme ultime lieu de rédemption, les enferment dans les vestiaires. Alors elles cognent, elles hurlent depuis leur cage. La musique, opéra, tango, Stravinsky

ou Wagner, étouffe la moindre voix humaine. Pippo Delbono orchestre ce grand capharnaüm, à cour, à jardin, du haut des gradins. Délissant le miroir, il arpente la scène, le public avec un appareil photo, flashe à tout vent, jusqu'à l'indécence, l'écœurement. Voyeur, il se pavane puis, soudain, se pose et se débarrasse de ses oripeaux pour retrouver un peu de la dignité humaine perdue. Alors Delbono déchire un pan du mensonge du monde.

Marie-José Sirach

Jusqu'au 27 juillet
à 22 heures. Tournée française
à partir de janvier 2010.

PIPPO DELBONO "La menzogna" jusqu'au 27 au lycée Saint-Joseph **Cinématographique, son théâtre**

L incendie en 2007 de l'usine Thyssen-Krupp en Italie, n'est qu'un point de départ. La mort cruelle des ouvriers est montrée crûment. On pense à Pompeï, à l'éruption du Vésuve, à ces morts par milliers, étouffés, brûlés. Ce drame permet de dénoncer la précarité des nouveaux esclaves.

Pippo Delbono joue lui-même une caricature de Berlusconi, sa bête noire, invitant le public, via un miroir, à ne pas se sentir étranger. Rien ne manque, le cynisme, la satisfaction, le téléphone portable avec lequel sans arrêt il tire des coups, de flashes. Oubliant de vivre, imposant ses images.

La liberté a un prix

Le vrai motif de la Menzogna, dédiée à son père, est ailleurs. La pièce paraît scandaleuse, pour ceux qui ne connaissent pas l'univers et le combat de l'artiste italien. Son œuvre, universelle, résonne quelles que soient nos origines ou nos croyances. Elle est aussi, indéniablement, d'origine catholique. Cette religion a permis aux plus grands peintres, sculpteurs et musiciens, en les finançant, de passer à la postérité. Mais c'est aussi celle du pouvoir, de la répression, de



Pippo Delbono joue une caricature de Berlusconi, sa bête noire.
LeDL/Patrick ROUX

l'hypocrisie et du mensonge, à ses yeux. Pippo Delbono en est imprégné.

Si le texte est minimaliste, les images, cinématographiques, violentes, sont le fruit d'une réflexion profonde. N'est-ce pas le principe des vitraux des cathédrales, dont le « public » ne savait pas lire ? Pippo Delbono a choisi un lieu qui porte le nom du père (adoptif) du Christ, pour faire un aveu inattendu, novateur, bouleversant. Est-ce anodin ? Les corps nus des mâles qu'il montre (ceux lunaires de trisomiques, sculptural d'un

bel ouvrier en train de périr étouffé ou, plus ordinaire, d'un quinquagénaire) ne sont pas érotiques.

Ils sont simplement libres. Une liberté plus chèrement acquise que celle du nouveau-né.

Ce prisonnier qui avant de jaillir dans le sang à la lumière du monde a dû traverser des ténèbres peut-être très angoissantes ?

Anne CAMBOULIVES

PRATIQUE

Jusqu'au 27 juillet sauf le 21, cour du Lycée Saint-Joseph à 22 heures

C
M
J
N

Lundi 20 juillet 2009

Le Dauphiné Libéré

